

pât de petits dîners exquis, où elle ne haïssait pas d'entendre ses convives controverser sur toutes les matières divines et humaines, temporelles et spirituelles, avec le surcroît de verve que donne la muse de la cuisine. Louis Gandrax avait figuré un des premiers dans ce cénacle, tant en vertu de sa distinction propre que de l'amitié qui le liait à M. de Chalys. Pendant la longue absence de Raoul les rapports de Gandrax avec madame de Guy-Ferrand, multipliés par des échanges de lettres et de nouvelles, avaient même abouti à une sorte d'intimité familière. La tante de Raoul toutefois, sous la cordialité apparente, nourrissait contre Gandrax l'hostilité sourde que son sexe professe assez généralement contre les hommes de science, apparemment parce que la science ne s'adresse ni à l'imagination ni à la sensibilité, qui sont les facultés dominantes des femmes, — et qu'elle ne leur dit jamais rien de l'amour auquel elles pensent toujours. Bien que madame de Guy-Ferrand détestât presque à l'égal de la vieille duchesse de Sauves les théories philosophiques du jeune savant, elle l'excitait volontiers à les développer devant ses convives, pour avoir le plaisir de les entendre rétorquer ou de les combattre elle-même par quelque impertinence vengeresse.

Elle l'attaqua ce jour-là, vers le milieu du dîner, au sujet d'une découverte scientifique dont il était l'auteur : elle le sollicita d'abord de lui en expliquer la portée et les applications ; elle prêta une attention doucement ironique à la démonstration de Gandrax, qui fit entendre avec éloquence les grands résultats de la force nouvelle qu'il mettait à la disposition de l'industrie humaine, et quand il eut terminé :

— Eh bien, et après ? dit-elle.

— Comment ! après ?... Pardon, madame, mais je ne comprends pas l'objection.

— En sera-t-on plus heureux en ce pauvre monde, mon ami ?

— Madame, permettez : deux et deux font-ils quatre, et admettez-vous qu'un progrès est un progrès ?

— Progrès est vague, dit madame de Guy-Ferrand : il y a des progrès heureux... il y en a de déplorables, ... et il y en a d'indifférents : tout ce que je puis vous accorder c'est que le vôtre rentre dans cette innocente catégorie.

Gandrax recoua légèrement sa chevelure noire avec le dédain souverain, mais irrité, d'un lion qui se sent piqué par un insecte.

— Mon Dieu ! madame, dit-il, entendons-nous. Je vous prie : si votre objection ne s'adresse qu'au mérite de mon invention, je n'ai très-évidemment qu'à m'incliner ; mais si, comme je m'en doute, vous me faites l'honneur d'attaquer dans mon humble personne la science elle-même, son utilité et ses bienfaits, je vous supplierai d'avoir jusqu'au bout le courage de votre opinion... Contestez en ce cas tous les avantages de la science moderne dans ses prodigieuses applications à l'industrie et aux arts, ... répudiez toutes les grandes découvertes qui seront l'honneur éternel de ce siècle, ... méconnaissez tout ce qu'elles ajoutent chaque jour au bonheur et à la dignité de notre espèce, ... proclamez bravement que l'aisance substituée à la détresse sur toute la surface du globe, la lumière remplaçant le chaos, la sueur et le sang de l'homme épargnés, la famine domptée, la vie physique doublée, la vie intellectuelle multipliée à l'infini, — que notre glorieuse civilisation tout entière... sont choses indifférentes à vos yeux, ... et que le barbare croupissant dans ses forêts et dans ses marécages, ... et le serf du moyen âge courbé sur la glèbe... vous représentent l'idéal de la félicité et de la grandeur humaines !

Les murmures bienveillants de l'assistance semblèrent donner gain de cause à Gandrax ; mais madame de Guy-Ferrand ne se rendit pas.

— Pour moi, dit-elle tranquillement, je ne vois pas ce que les chemins de fer, la télégraphie électrique et la photographie ont ajouté à ma félicité... Le sifflet du che-

min de fer m'agace jour et nuit ; ... le télégraphe m'inquiète horriblement toutes les fois qu'il m'apporte une dépêche sous prétexte de me rassurer, ... et la photographie m'enlaidit... Mais vous me direz que je suis une aristocrate et une privilégiée, qu'il s'agit du bonheur de l'humanité en général, et non de ma petite commodité particulière... Eh bien, même à ce point de vue, mon ami, je suis fâchée de vous dire que les bienfaits de la science me paraissent fort équivoques, et je suis convaincue que dans le temps passé, et surtout au moyen âge, puisque vous en parlez, les masses, comme on dit, étaient beaucoup plus heureuses qu'à présent.

— Ah ! madame, dit Gandrax, souffrez que je boive à votre chère santé !

— J'en suis convaincue, répéta madame de Guy-Ferrand : c'est mon sentiment !

— Votre sentiment !... Voilà bien les femmes !... Mais donnez une raison !

— Eh bien, au moyen âge d'abord il n'y avait pas de savants !

— Je vous demande pardon, madame : seulement on les brûlait !

— C'était bien fait ! s'écria madame de Guy-Ferrand, encouragée par les rires des convives. Ensuite, ... ensuite le moyen âge était un temps poétique et charmant !

— Hélas ! chère madame, si vous pouviez ressusciter un des heureux mortels de cet âge poétique et charmant et le faire asseoir au banquet de la vie moderne, il se croirait en paradis !

— Non ! reprit madame de Guy-Ferrand avec feu... Il dirait : Qu'on me ramène aux carrières, ... qu'on me ramène à mes misères et au Dieu qui m'en consolait !

Sibylle, qui écoutait cette discussion en échangeant des sourires avec son voisin Raoul, applaudit d'un signe de tête aux dernières paroles de madame de Guy-Ferrand. Raoul s'empressa d'épouser la thèse que paraissait favoriser mademoiselle de Férias. Il éleva aussitôt la voix :

— Pardon, Louis, dit-il à Gandrax, mais ma tante a raison !

Gandrax le regarda d'un oeil étonné :

— En es-tu sûr ? dit-il.

— Mais c'est évident, reprit Raoul. Quelle est la prétention de ma tante ? Ma tante n'entend certainement pas nier les grandeurs matérielles de ce temps-ci.

— Je n'y songe pas ! dit madame de Guy-Ferrand.

— Seulement elle se demande dans quelle mesure ces grandeurs contribuent au vrai bonheur de l'humanité.

— Voilà !

— Eh bien, elles n'y contribuent en rien, voilà la vérité !

— Horreur ! dit Gandrax.

— Je te forcerai d'en convenir... Voyons, est-il vrai, oui ou non, que le bien-être physique, la jouissance matérielle soient non seulement le genre de bonheur le moins noble que l'homme puisse goûter, mais en outre celui qui lui suffit le moins et dont il se lasse le plus vite ? C'est ce que tu ne peux nier sans nier la dignité même de notre nature... Eh bien, l'aisance et la sécurité de la vie matérielle, voilà tout ce que la science nous a donné, nous donne, et nous donnera ; ... et ce qu'elle nous enlève, c'est la vie du sentiment, de l'imagination et de l'âme, qui constitue le bonheur essentiel et véritable de l'homme... Vous vous vantez d'avoir doublé l'existence humaine... Non ! si la durée et la plénitude de l'existence doivent se mesurer, non par le chiffre des années, mais par la multiplicité et la profondeur des sensations, des impressions ; loin de l'avoir doublée, vous l'avez cruellement réduite et mutilée... Vous en avez fait, du berceau à la tombe, une ligne droite et sèche... un rail de chemin de fer !... Envisagez un instant de bonne foi ce que devait être la vie d'un homme du moyen âge, et du plus misérable... Que de diversions